fusion de la ligne de Toronto à Montréal et de celle qui va de cette dernière ville à Portland, qui avait déjà reçu l'aide provinciale pour le montant d'un demi-million sterling environ.

C'est alors, Monsieur, que vous vous rendîtes en Angleterre pour terminer les arrangements avec notre maison, et nous reçûmes bientôt de M. Hincks des nouvelles sur les conditions agréées en Canada et sur son désir de voir nos termes s'y conformer. Nous n'éprouvâmes point d'autre hésitation à le faire, si ce n'est celle qui résultait du fait que nous avions pris des engagements partiels envers la compagnie du chemin de fer de Québec et Richmond, et envers la ligne de Montréal et Toronto, ainsi qu'il a déjà été dit—choses qui entraînaient des engagements aussi étendus que nous désirions en contracter. Nous eûmes aussi des doutes sur la convenance d'entreprendre des travaux aussi dispendieux que ceux que nécessitait le pont Victoria pour le service d'un chemin qui n'allait pas au-delà de Toronto, pendant que nous sentions que pour donner à ce plan quelque faveur auprès du public, il fallait d'abord assurer qu'il serait en lui-même un ouvrage complet qui relierait les pays fertiles et abondants de l'ouest avec l'océan, et secondement qu'il aurait avec les intérêts généraux de la province, des rapports qui nous justifieraient d'en associer l'avenir au progrès et à la prospérité toujours croissante du pays et à la connection politique du Canada avec les provinces inférieures.

Nous ne parlons point de ces choses comme de questions qui pèsent sur notre esprit, mais bien comme de faits connus de vous lorsque vous représentiez la province dans les arrangements en question; et nous désirons rappeler à votre attention qu'en examinant la convenance d'une fusion générale vous désiriez autant contribuer à de grands objets publics qu'à exposer l'entreprise sous un jour favorable aux yeux du peuple Anglais. Vous vous rappellerez donc qu'à cette époque, les négociations interrompues par M. Hincks furent par vous reprises avec le secrétaire colonial, et que nous eumes toutes raisons de croire que le gouvernement Anglais accorderait l'aide suffisante pour terminer non-pas seulement la ligne des Trois-Pistoles à Frederickton, mais encore pour mettre toute la ligne jusqu'à Halifax sur un pied parfait, en prenant avec le service de la malle Cunard des arrangements qui devaient assurer à la partie le plus à l'est de la section du grand tronc des résultats certains et sans lesquels nous n'aurions pas entrepris la ligne de Québec à Trois-Pistoles. Les négociations dont nous parlons